

P A S C A L   G A R N I E R

# L' A 2 6

*Roman*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA  
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE  
ET D'UN LOUIS »  
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

*L'A26* est paru pour la première fois en 1999  
aux éditions Zulma.

ISBN :

978-2-84304-475-5

N° d'édition : 475

Dépôt légal : mars 2009

Copyright © Zulma, 1999.

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen  
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
et être régulièrement informé de nos parutions,  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

Z

Le troisième réverbère au bout de la rue vient de s'éteindre brusquement. Yolande ferme son œil collé au volet. L'écho de la lumière blanche palpite encore quelques secondes dans sa rétine. En le rouvrant il n'y a plus qu'un trou noir dans le ciel au-dessus du réverbère aveugle.

— Je l'ai fixé trop longtemps, l'ampoule a sauté.

Yolande quitte la fenêtre en frissonnant. Ce n'est pas par une fente du volet qu'elle regardait la rue mais par un trou délibérément pratiqué, une sorte de meurtrière. Dans toute la maison, c'est la seule ouverture sur l'extérieur. Selon son humeur, elle l'appelle : le « Nombriil » ou le « Trou du cul du monde ».

Yolande peut avoir entre vingt et soixante-dix ans. Elle a le grain et les contours flous d'une vieille photo. On dirait qu'une fine poussière la recouvre. Il y a une jeune fille dans cette carcasse de vieille femme. On la devine parfois dans une façon de s'asseoir en tirant le bas de sa jupe sur ses genoux,

une manière de se passer la main dans les cheveux, un geste gracieux qui surprend dans ce gant de peau ridée.

Elle s'est assise à une table devant une assiette vide. Face à elle, un autre couvert est dressé. Le plafonnier descend assez bas et n'a pas suffisamment de puissance pour éclairer le reste de la salle à manger plongé dans l'obscurité. Toutefois, on sent que c'est encombré d'une foule d'objets, de meubles. Tout l'air de la pièce semble comprimé autour de la table, contenu dans le cône de lumière diffusée par l'abat-jour. Yolande attend, raide.

« Ce matin, j'ai vu le car de ramassage scolaire. Les enfants étaient habillés de toutes les couleurs. En descendant du car on aurait dit un paquet de bonbons renversé. Non, ce n'était pas ce matin, c'était hier, ou peut-être même avant-hier... Ils ressemblaient vraiment à des bonbons. Il y a eu une éclaircie à ce moment, une traînée de bleu entre les nuages. Avant, on n'habillait pas les enfants comme ça. Toutes ces couleurs acidulées n'existaient pas, nulle part. Qu'est-ce que j'ai vu d'autre?... des voitures?... pas beaucoup. Si ! Il y a eu le boucher ce matin. Ce matin, j'en suis sûre, il passe tous les dimanches matin. Je l'ai vu se garer, ce gros con. Toujours il essaie de regarder. Des années comme ça. Il ne voit jamais rien, il le sait. C'était du bœuf, du filandreux et du gélatineux, avec un os à moelle pour faire un pot-au-feu. Il est prêt, ça a cuit toute

la journée, BLUB ! BLUB ! BLUB !... le couvercle de la casserole se soulevait en bavant l'écume grise, une odeur vivante, forte comme une transpiration... Qu'est-ce que j'ai vu d'autre?... »

Yolande n'a pas tressailli en entendant les trois petits coups rapides frappés à la porte et la clé tourner dans la serrure. Depuis toujours son frère tape trois coups avant d'entrer pour prévenir que c'est lui. Ça ne sert à rien puisque personne ne vient jamais. Mais il le fait quand même.

Yolande est toujours assise devant son assiette vide. Il fait froid dans la pièce, la cuisinière est éteinte. Bernard accroche son manteau mouillé. Dessous il porte un uniforme d'employé SNCF. C'est un homme d'une cinquantaine d'années. Il a le visage de quelqu'un à qui on demande un franc, l'heure, ou un renseignement dans la rue. En passant derrière sa sœur, il l'embrasse sur la nuque : « Bonsoir » et va s'asseoir face à elle. Il croise les doigts, fait craquer ses jointures avant de déplier sa serviette. Il a le teint jaune, des poches violacées sous les yeux. Ses cheveux plaqués sur le côté portent l'auréole de la casquette imprimée tout autour.

— Tu n'as pas commencé à dîner ? Tu aurais dû, il est tard.

— Non, je t'attendais. Je me demandais quand le car des enfants était passé pour la dernière fois.

— Samedi matin, sans doute.

— Tu as plein de taches de boue sur toi. Il pleut ?

— Oui.

— Ah.

Ils sont aussi immobiles l'un que l'autre, raides sur leur chaise. Ils se regardent sans se voir, posent des questions sans vraiment attendre de réponse.

— J'ai crevé en rentrant de la gare, près du chantier. C'est tout retourné dans ce coin-là. On dirait que la terre vomit de la boue. C'est leurs machines, les excavatrices, les rouleaux, tout ça. Ça avance vite, leurs travaux, mais ça fait des dégâts.

— Tu as toujours de la fièvre ?

— Parfois. Et puis ça passe. Je prends les cachets que m'a donnés le docteur. Je suis un peu fatigué, c'est tout.

— Tu veux que je te serve ?

— Si tu veux.

Yolande prend l'assiette qu'il lui tend et disparaît dans l'ombre. La louche fait un bruit de gong sur les bords de la casserole accompagné d'un ruissellement de bouillon. Yolande revient, tend l'assiette à Bernard. Il la prend, Yolande la retient.

— Tu as eu peur ?

Bernard détourne les yeux, tire doucement l'assiette à lui.

— Oui, mais ça n'a pas duré. Donne, ça va mieux à présent.

Yolande retourne se servir. De l'ombre elle dit, sans savoir si c'est une question ou une affirmation :

— Tu auras de plus en plus peur.

Bernard se met à manger machinalement.

— Je ne sais pas, peut-être. Machon m'a donné de nouveaux médicaments.

Yolande mange de la même façon, comme on écope une barque.

— J'ai vu le boucher ce matin. Il a encore essayé de voir.

Bernard hausse les épaules.

— Il ne peut rien voir.

— Non, il ne peut rien voir.

Ensuite ils ne disent plus rien et finissent leur assiette de pot-au-feu tiédasse.

À travers les volets clos, des rais de lumière venant de la rue éclairent par endroits des tranches du chaos qui comble la salle à manger. Un réseau de boyaux étroits ménagés dans l'amoncellement hétéroclite de meubles, de livres, de vêtements, d'objets de toutes sortes, permet de passer d'une pièce à l'autre à condition d'évoluer de profil, à l'égyptienne. Des piles de journaux et de revues étayent tant bien que mal ce dépotoir qui menace à tout instant de s'écrouler.

Sur la table, Yolande a repoussé dans un coin les assiettes, couverts et verres sales de la veille. Elle est en train de découper des images dans un magazine qu'elle colle ensuite sur des feuilles de carton à la manière d'un puzzle. La suspension suinte toujours de cette même lumière sourde, de jour comme de nuit.

« Bernard n'a pas été à son travail aujourd'hui, il n'en a pas eu la force. Il est de plus en plus fatigué, de plus en plus maigre. Son corps est comme la maison,



creusé de galeries. Où je vais le mettre quand il sera mort? Il n'y a plus de place, nulle part... On s'arrangera, on s'est toujours arrangé depuis le temps. Rien n'est jamais sorti de cette maison, même les W.-C. sont bouchés. On garde tout. Un jour, on n'aura plus besoin de rien, tout sera là, pour toujours. »

Yolande fredonne tout bas, accompagnée par le grignotement des souris et la respiration difficile de Bernard dans la chambre à côté.

Il dort ou fait semblant. Ses doigts jouent avec une médaille scintillant au bout d'une chaînette dorée : « Plus qu'hier et bien moins que demain. » Il ne retournera plus chez le docteur. Avant même d'entrer dans le cabinet, il savait que c'était sa dernière visite, presque de politesse. Comme d'habitude, Machon avait adopté à son égard la même attitude joviale qui l'agace tant. Mais hier soir, il jouait encore plus faux, trébuchait sur les mots, ses yeux cherchaient en vain le trou du souffleur. Bref, il avait expédié Bernard en niant avec les yeux ce que ses lèvres affirmaient.

— C'est une question de moral, M. Bonnet, et de volonté, il faut lutter, lutter ! De toute façon, vous allez voir, d'ici deux ou trois jours vous allez vous sentir beaucoup mieux. N'oubliez pas, trois le matin, trois le midi et trois le soir.

Il est vrai qu'en sortant, Bernard s'était senti soulagé, mais cela n'avait rien à voir avec les médi-

caments. Ces rendez-vous réguliers depuis des mois avec le docteur le rongeaient autant que sa maladie, une interminable corvée. Lui qui n'avait jamais été malade de sa vie avait ressenti comme une profonde humiliation à se livrer corps et âme au docteur Machon qu'il connaissait pourtant bien. Depuis des années, chaque mercredi, celui-ci prenait le train de Lille pour rendre visite à sa mère. Ils avaient fini par échanger des bonjours et des petits bouts de conversation, jusqu'à ce qu'il se crée entre eux, non pas une amitié, mais une relation agréable. Dès qu'il avait commencé à souffrir, Bernard s'était tout naturellement tourné vers lui. Il l'avait vite regretté, il était devenu son patient. Derrière le grand bureau Empire, il avait toujours l'impression d'être un suspect qu'on a déshabillé pour un interrogatoire, un fautif de la vie. À présent, quand il le rencontrait à la gare, il se sentait nu devant lui, désemparé.

Bernard avait fait une boulette de l'ordonnance et s'était installé au volant de sa voiture. Il n'avait pas crevé près du chantier.

Des gerbes d'eau traçaient comme des moustaches de chat de chaque côté de la R5. Bernard découvrait la vie dans ses aspects les plus minuscules. Elle était là, gonflant de lumière jaune chaque gouttelette qui constellait le pare-brise, des milliards de petites ampoules pour éclairer une si longue nuit. Elle était là aussi dans les vibrations du volant entre ses mains, et dans le ballet des

essuie-glaces qui lui faisait penser à la fin d'une comédie musicale. À l'angoisse du doute succédait l'étrange nirvana de la certitude. Alors c'était une question de semaines, de jours... Bien sûr il savait depuis longtemps qu'il allait mourir, mais ce soir il sentait qu'une étape venait d'être franchie. Au fond, depuis ces derniers mois, c'est l'espoir qui lui avait fait le plus mal. « Bernard Bonnet, votre grâce a été rejetée. » Il se sentait libre, il n'avait plus rien à perdre.

Et puis, dans le faisceau des phares, il avait vu cette fille rousse qui clignotait du pouce, emmêlée dans un filet de pluie et de nuit.

— Quel temps !

Il avait pensé : « Trois mois, tout au plus. » Elle sentait le chien mouillé. Elle n'avait pas vingt ans.

— J'ai raté le car pour Brissy, vous y allez ?

— Je passe à côté, je vais vous y déposer.

Elle avait un gros nez, des gros seins, des grosses cuisses et sentait la fenêtre ouverte, la jeunesse qui y passe la tête la première. L'uniforme de Bernard avait dû la rassurer car elle prenait ses aises, ouvrait sa parka, secouait la mousse rouge de ses cheveux.

— L'autre ne passe que dans une demi-heure. J'aime pas attendre. Dans un mois j'aurai dix-huit ans et je passerai mon permis. J'ai fait mes économies, et pour la voiture aussi. Mon beau-frère me revend la sienne, une R5, comme la vôtre.

— C'est bien.

— Je vous connais?... Vous travaillez à la gare ?

— Oui.

Les rayures sur son pantalon ressemblaient à des griffures. Elle avait la cuisse forte et la même odeur que Yolande lorsqu'elle rentrait en retard de la fabrique. Le père tapait du poing sur la table.

— T'as vu l'heure qu'il est ?...

— Ben quoi, comment tu veux que je rentre ? Y a plus de car, c'est la guerre, t'es pas au courant ?... Qu'est-ce qu'on mange ?

On mangeait toujours la même chose et elle avait toujours un amoureux dans un coin.

— Qu'est-ce qui vous fait sourire ?

— Vous. Vous me rappelez ma sœur au même âge.

— Ah. Elle s'appelle comment votre sœur ?

— Yolande.

— Moi, c'est Maryse. Et vous, c'est comment votre petit nom ?

— Bernard.

— Comme mon beau-frère !

C'était une histoire de famille, qu'est-ce qu'on pouvait y faire ?... Il ne pensait plus à sa mort. Cette fille était comme sa vie, un gros cadeau dont il n'avait jamais osé dénouer le ruban.

— Et qu'est-ce qu'elle fait votre sœur ?

— Rien.

— Elle est mère au foyer, quoi ?

— Si vous voulez.

De chaque côté de la route les maisons se diluaient dans un lavis d'encre brune. Un panneau triangulaire jaune avait surgi au beau milieu de la route imposant une déviation.

— Font chier avec leur autoroute ! On en a pas besoin, pas vrai ?

— C'est le progrès. Vous m'excusez, je vais m'arrêter cinq minutes, un besoin...

— J'ai compris !

Le rire de la fille avait fait le même bruit dans son oreille que le tintement d'une sonnette quand on n'attend personne. La pluie s'était calmée, à peine un crachin, un chagrin d'étoile qui lui vaporisait le visage. Les deux pieds dans la boue il avait uriné contre un plot de béton hérissé de tiges métalliques. Le chantier de l'autoroute avait démarré en même temps que ses douleurs. Avec un pauvre sourire il avait constaté la célérité des travaux. Le dos voûté de l'A26 inachevée pareil à un plongeur se projetait dans le ciel violet. Une étoile était apparue entre deux épaules de nuage. Il bandait si fort qu'il n'avait pas pu reboutonner sa braguette. En revenant à la voiture, ses pieds faisaient un bruit de ventouse à chaque pas.

— Je suis désolé, j'ai fait tomber ma montre. Il y a une lampe électrique dans la boîte à gants...

— Vous voulez que je vous aide ?

— Je veux bien, merci.

Tous deux pataugeaient dans la boue, le cul de

Maryse à quelques centimètres du nez de Bernard. Toute une vie tenue en laisse... La fille n'avait pu émettre qu'un bruit de ballon qui se dégonfle quand il lui avait sauté dessus. Plaqué sur son corps qui ruait dans tous les sens, il lui maintenait la tête dans une flaque d'eau. Ça avait duré longtemps, la fille était costaud. Mais la main de Bernard crispée sur sa nuque avait fini par avoir raison des « presque » dix-huit ans de Maryse. « Fort comme la mort!... Je suis fort comme la mort!... » Ses yeux étaient ceux d'un chien qui hurle à la lune. Les remous de l'eau dans la flaque s'apaisèrent. Bientôt elle ne reflétait plus qu'un ciel vide où tremblait une étoile. Bernard avait desserré son étreinte. Autour de son poignet s'était enroulée une chaînette dorée au bout de laquelle se balançait une médaille : « Plus qu'hier et bien moins que demain. »

Le plus difficile avait été de la traîner jusqu'au bout du chantier. Là, il avait fait basculer le corps dans un des trous qui demain serait comblé par des mètres cubes de béton, et l'avait recouverte de terre. Maryse n'existait plus, n'avait même peut-être jamais existé.

Bernard laisse tomber la chaîne sur son ventre. Elle pèse incroyablement lourd. Il pensait l'offrir à Yolande... Que va-t-elle devenir sans lui?... Rien. Elle ne devient plus depuis près de cinquante ans.

Elle continuera à tricoter chaque matin ce petit bout de vie qu'elle détricote chaque soir, inlassa-

blement, sans jamais imaginer de fin.

— Bernard ! La camionnette de l'épicier est là !

— Je suis fatigué, Yoyo, tu as vraiment besoin de quelque chose ?

— Oui ! Les petits gâteaux au chocolat, avec les animaux dessus... S'il te plaît...

— Bon. Donne-moi mon manteau.

— Prends-en plusieurs paquets, on ne sait jamais.